

TERRORISME ET QUOTIDIEN : MARGINALITÉ DES FEMMES

MARGE 13

EN PASSANT

Cesse de me traquer,
Eux, toi, vous, nous... moi
Mais non tu ne me traques pas,
tu (ils, vous, nous, je) m'aimes,
m'indiffères, me regardes
Je ne suis pas l'homme invisible
et tu non plus, je sais.
Aujourd'hui mon djean est rapiécé et
mes sabots gôchistes etcoetera...
Qu'est-ce que ça peut te foutre ?
je ne suis pas ça — aucun ça.
Je suis, à reculons pour ce qui est de
les, vous, nous, suivre
je suis, tu es... ? Non je ne
conjuguerai pas, je ne veux pas—
moi(s) êtes là, moi aussi.

Vieux connard marche au pas
interdit de fumer
Voilà, droite — gauche
ta clef et ta télé

ton cercueil, il est prêt ?
Le singe est habillé
Locatel, Banania
Les moutons vont crever
avec ou sans télé
avec ou sans culotte
avec ou sans monnaie.

Ne bêle pas, parle
Réponds-moi ou crève
ou faudra-t-il que je t'abattes
moi je te, veux vivant
bouffeurs de merde froide
le cadavre ça pue
la tête en œuf de Pâques
la parure du dimanche
Encore combien de temps ?

Jeanne.



Qu'est-ce qu'une lutte politique ?

Je vois qu'il y en a encore plein qui nous ont pris pour des petits gardes rouges, défilant au pas, le journal à la main et la bombabomber au poing, alors je reprends au tout commencement une fois de plus. Il faut tout leur expliquer. Alors que paradoxalement, on s'évertue à se passer de plus en plus du discours où ce sont toujours les mêmes qui sévissent.

Notre langage, nos arguments, passent par un vécu hors sentiers battus qui nous a fait petit à petit nous engager sur une voie de non-retour. Hors classe avec aller-simple. Nous avons dynamité tellement de ponts derrière, au risque d'en faire sauter devant (comme dit Charly), au prix de tant de sécurité, normalité, et nous avons si bien résisté, que cela ne peut aller de pair qu'avec une irréversible mutation.

Surtout, HORS SERIEUX. Et il n'y a pas de prise sur le rire. Je ne parle pas du rire hygiénique, pet foireux nécessaire d'une société qui chie la répression, le sérieux et la connerie par tous les trous de son cul. Mais d'un rire gigantesque, dionysiaque, tel que l'a décrit Miller, par exemple :

« Là où il fallut au pauvre mâle, à grand renfort de ruse logarithmique, cinq, dix, vingt mille ans pour bâtir, une nuit suffit à la femelle pour détruire. Et sur ces ruines d'une nuit elle pissera ; rien ni personne ne pourra plus l'arrêter, une fois qu'elle se sera mise à rire pour de bon. »

La phrase de Miller, bien qu'écrite antérieurement, dans un autre contexte et à d'autres fins, a gardé beaucoup d'à propos. L'édifice, le système, reste celui du mâle. La femelle de ces dernières années lui a pissé dessus. Et celle qui s'est mise à rire pour de bon, en dépassant le stade primaire et réactif de la lutte féministe, a eu l'agréable surprise de se voir entourée de mâles qui — ôh stupéfaction — riaient et pissaient eux aussi !

Après avoir ri et pissé, c'est-à-dire s'être livrés à deux activités de base très jouissives, ils se sont mis à faire plein d'autres choses non moins jouissives ensemble. Non seulement parce qu'ils avaient ri des mêmes monstruosité et pissé sur les mêmes horreurs, pas seulement à cause de leur révolte commune, mais aussi ils s'étaient bien plus. Un tel à une telle parce qu'il parlait bien des chevaux et les montait avec grâce ; une autre parce qu'elle aimait les objets, les bois, les enfants et les bêtes d'une manière toute spéciale ; une troisième parce qu'elle riait souvent et qu'elle parlait comme ça de ce livre-là ; et puis encore pour d'autres raisons, pas n'importe lesquelles, style un point de beauté sur le cul, des aspirines quand j'ai mal à la tronche, des cendres dessus quand elle a mal dedans, je me fous par la fenêtre si vous ne me dites pas que vous m'aimez, personne ne m'empêchera de me boussiller au binoculaire mais je voudrais que ce soit toi, j'ai peur, j'ai faim, j'ai envie de te baiser, j'ai eu un papa écrasant, moi c'était l'assistance publique, moi ils m'attachaient avec du fil de fer et pointait le fusil parce que j'étais homosexuel. Et maintenant ?

Et maintenant je m'assieds à table avec vous et je ris.

Moi, j'ai un cheval, je regarde ma mère se branler, je souris et je dis : j'espère que tu t'es lavé les mains après avoir pataugé dans le fumier avec les poules.

Moi je me suis fait pousser des seins.

Moi je me prends parfois pour Baudemiller.

Moi je me, moi je, moi je..., autant de moi je dont certains ont ceci d'irréparable qu'ils ont appris à vivre bien.

POUR LA RECETTE NE COMPTEZ PAS SUR MOI. J'aime pas les livres de cuisine, faut expérimenter. Comme pour tout.

Et ça passe aussi par les coups de poings sur la gueule. Parce que PAS COOL. Parce qu'exigences, parce qu'analyse, parce que je te le dis comme je le pense, parce que pas de quand-à-soi, famille, couple, mais peur souvent. Terrain vierge, forêt vierge, émerveillement, inquiétude, désirs fous, trop, pas assez, pas assez, pas simultanés. PARCE QU'AUTRE CHOSE.

Quoi, autre chose ? Quelque chose qui se situe au-delà de la dualité Amour Monstre-liberté sexuelle, éparpillement, n'importe quoi. Avec ce fameux droit à la différence et l'interdiction de dépasser un certain pallier de la connerie.

Où là là ! Quel bordel ! Quelle chienlis !

M'a l'air bien compliqué tout ça ! M'a l'air de ressembler beaucoup à un combat douteux. A une lutte. Voilà. Justement. Un combat, une lutte, un projet politique. UN PROJET POLITIQUE.

Enfin, on y arrive. Et encore, j'ai fait un condensé. J'y aurais pu aussi passer par une encyclopédie de nos mille et une petites histoires qui font la grande. Mais je me suis donné un sujet, comme à l'E.N.A., et j'essaie de ne pas m'égarer en chemin.

C'était quoi, déjà ? Ah oui, la lutte politique. Nous y sommes.

Et j'ajouterais que la condition sine qua non de son existence est de se faire oublier beaucoup. Au risque de me voir lapider une fois de plus par la redoutable espèce des militants de profession.

Là, je fais comme vieux Deligny, j'ouvre le dico, je regarde à M. Militant : « Qui lutte, qui combat pour le triomphe d'une idée, d'un parti. Eglise militante (théol.) assemblée des fidèles sur la terre. »

Je me dis que ça n'a pas beaucoup changé depuis Théol. Et que si celui-là en tenait une bonne, ce n'est pas une raison pour continuer sur ses traces. Qu'il soit Logie ou pas.

La Logie, moi j'y suis été logée assez souvent longtemps pour savoir que ça ressemble à une arnaque du style famille. Et le triomphe des idées à côté de parti, ça ressemble à la patrie. Il ne manque plus que travail, le tour est joué.

Je regarde Militer : « Militer, miles, militis, soldat. » Paf. Encore. « Activité politique ou religieuse. » Le Rouge et le Noir, pour changer un peu.

Le rouge et le noir ? J'HALLUCINE. Plus ça change plus c'est la même chose, au niveau des drapeaux.

Les drapeaux, moi j'en veux. Histoire de m'y tailler des petites culottes, en ce moment c'est la pénurie de ce côté-là. Et comme le noir est ma couleur et que c'est le drapeau qu'on nous attribue, ça tombe bigrement bien. Un rang de dentelle (au temps de la fronde, ça se faisait beaucoup) et je m'en confectionnerai une série dans le genre vachement sexy.

Voilà... je ne peux jamais m'empêcher de dérisionner.

Ma lutte rencontre toutefois souvent celle du militant, mais lorsque ce dernier me demandera de sortir le drapeau, peut-être que je brandirai à ce moment-là ce qu'il en reste, c'est-à-dire mon slip, et ce avec succès.

Il faut inventer journalièrement de nouvelles formes de luttes hors catégories, inclassables, déconcertantes, et qui plus est, MARRANTES. A chaque cas, à chaque situation son expression contestataire. A l'image de notre quotidien.

Chaque nouvelle tronche, ici, est accueillie différemment, spécifiquement ; chaque événement suscite les réactions qui lui sont appropriées, chaque mec avec lequel je baise délivre en moi d'autres phantasmes... je ne vois pas pourquoi chaque fois qu'un événement extérieur me révolterait, j'irais gueuler les mêmes slogans, bomber les mêmes inscriptions, me casser la tête sur ces mêmes murs contre lesquels une multitude de connards ont déjà brisé la leur. Sans résultat. Non. La recherche du « différent » passe aussi par là.

Et notre cohérence était une histoire de gens. La révolution, pour nous, est une histoire de de cul, d'amour.

gens, pas une histoire d'idées à placarder sur les gens.

S'il faut un jour qu'il y ait quelque part deux mille personnes pour faire sauter quelque chose, ceux qui se déplaceront ne viendront pas parce que youppee !... Nietzsche, Fourquet, Lyottard, Deleuze, Guattari avaient raison, mais parce que tiens, il y a machin avec qui j'ai bien discuté, truc avec qui j'ai vécu un an, et bidule avec qui je me suis fendu la gueule à l'ambassade d'Italie...

Ça, le militant professionnel ne l'a pas encore pigé. Il dit souvent (comme mon papa) : Faut-pas-mélanger - le - politique - avec - le - cul - passionnel-personnel. Non-non-non-non-non ! Tiens donc !

Moi je dis que si nous n'avons pas bouleversé les Corbières, c'est bien plus parce qu'il ne s'y passait pas grand-chose de fort entre les gens, branchés sur leurs salades et leurs chèvres, quant-à-soi néo-paysan, que par manque d'une quelconque « organisation ». Car l'organisation ne se fait la plupart du temps qu'après normalisa-

MARGE et la PHALLOCRATIE

Chacun déblatère à l'envie sur « Marge » et les femmes. Alors, parlons-en. Parlons-en des nanas intellos aux grands discours, des féministes phalocrates à rebours, des super-gueules ténors des problèmes et scissions.

Nous les avons entendues pour la première fois le jour des Assises de « Marge », le 16 mars 1976. Elles ont braillé pour s'affirmer indépendantes, alors que, jusqu'à ce jour, elles n'avaient été rien d'autre que des suivistes.

Des femmes, nous en avons connu de toutes sortes, celles qui parlent, parce qu'elles en ont envie ou ont quelque chose à dire — cela existe — et qui tout simplement sont elles-mêmes, celles qui ne disent rien — on est orateur ou on ne l'est pas —, mais agissent comme elles l'ont décidé. C'est cela l'important : nous réalisons notre désir.

Il en est de même dans l'un et l'autre sexe. Contrairement à ce que l'on croit ou à ce que l'on veut nous faire croire, les gueulantes ne sont pas signe de prise de conscience. Je ne découvre pas mon identité en hurlant dans les débats.

Traiter de phalocrates les uns ou les autres dans le contexte de la parano anti-« Marge » ne prouve absolument rien. Ce ne sont que des mots exprimant la colère, la peur ou la haine.

Faites taires ces cris inutiles. Cessez ce tintamarre. Vous nous cassez les oreilles. Que retrouvons-nous dans vos sempiternelles querelles ? Le retour aux traditions par l'édification de nouveaux chefs bardés de mots d'ordre. C'est le triomphe de notre civilisation millénaire qui fonctionne sur l'ostracisme et l'exclusion. S'il n'y a plus d'homme pour gouverner la cité, ce seront les femmes qui les remplaceront, ce qui revient exactement au même. Qu'ils soient hommes ou femmes, nous ne voulons plus de maîtres. Nous en avons assez de l'esclavage.

Ras-le-bol les alternatives au pouvoir, à la famille, au travail et à la sexualité. Balayons ce qui n'est rien d'autre que la reproduction dans le changement de nos éternels poncifs : la loi du père ou de la mère, le pouvoir de l'argent, la sueur du front, la norme et l'anti-norme sexuelles.

On s'en fout. Cela n'a aucun intérêt et devrait être dépassé depuis longtemps. Nous avons un autre combat à mener. Il ne se fera pas contre, mais avec les hommes. Des réunions de femmes comme celles des journées internationales du Réseau Alternative à la Psychiatrie, en septembre 1977, où on exclut les hommes, comme celles du Festival de la Femme et autres conneries, laissez-moi rire !

Essayer d'inverser le rapport de force, c'est recréer le même processus. Inventons d'autres rapports entre les êtres humains. Que nous soyons noir, jaune, homme ou femme, quelle importance ? Ce qui compte, c'est que chacun se serve de ses idées, de son sexe et de ce qu'il est pour vivre son désir et conquérir la liberté.

Les guerres de religion ont fait leur temps. Laissons-les à l'histoire. Il nous reste à faire l'amour et à renverser l'Etat.

Françoise Lesage de La Haye.

tion ; tous pareils, on marche au pas et en avant. L'attention braquée en permanence sur « l'ennemi ». Plus besoin de se casser les couilles avec ses propres problèmes inter-relations, on est occupé, des ennemis, il y en a toujours.

Et là, je prétends que le militant ressemble étrangement au fidèle de la définition-Eglise militante (Théol.). Comme lui il ne croit pas à une vie différente sur terre. Car la victoire implique la fin des ennemis. Et là, excusez-moi, mais le militant se retrouve comme un con, il n'a rien vécu, rien fait d'autre que se battre, il est déshabitué à vivre. Tout penaud, tout bête : « BON, BEN MAINTENANT QU'EST-CE QU'ON FAIT ? COMMENT C'EST-Y QU'ON JOUIT ? »

Edith.

FEMMES, MARGE PARM LA MARGE

Ils ont réussi à porter la guerre au loin, maintenant que les rêves de l'hégémonie de l'Europe sous la botte hitlérienne ne sont que mauvais cauchemars. Oubliés...

La-bas dans la lointaine Afrique, chaleur sahénienne, moiteur sub-tropicale. Plus loin encore dans cette Asie mystérieuse suffoquante et tenace.

Viennent les hordes de mauvais héros, à la solde d'un Occident qui étouffe sous les miasmes d'une Solitude hargneuse et expansionniste.

La guerre ? le travail malfaisant des techniciens de la mort : G.A., commandos de Paras, tueurs mercenaires aux appointements confortables...

La guerre supportée par le troupeau nostalgique des consommateurs avides du spectacle de la guerre qui occupe dans le désert du travail salarié le fantasme d'un Occident viril et musclé.

Commandos anti-terroristes, C.R.S. entraînés pour maintenir la paix sociale à l'intérieur, armée d'élite pour maintenir l'oppression néocoloniale à l'extérieur.

Avec la crise économique, l'Occident a besoin de réanimer la nostalgie d'un Eros pour la mort qui se consomme par fantasmes interposés en attendant que le fantasme devienne réalité.

Qui supporte le fantasme viril ? Le corps-marge de la femme ; corps silencieux, mis au silence, corps mimétique qui se prête par sa plasticité à une histoire qui n'est pas la sienne ; corps qui s'annule pour s'affubler des signes d'une sexualité pour la mort : sexe gachette, combinaison kaki, bottes et galons. Mais la grimace n'est pas suffisante : il faut pour repaître le goût morbide du troupeau mâle asexué, le rictus d'un cliché de guerre. Corps brûlés par le Napalm, sous le regard viril du mercenaire... Luxuriance sub-tropicale, regard glacé du corps-femme qui se prête à l'éros fasciste de la jouissance pour la mort.

Faire bander, raison suffisante qui transforme le corps de la femme en attributs phalliques. Et si la guerre ne faisait plus bander que les nostalgiques du Pouvoir fort ?

Ils et elles veulent briser l'Etat en faisant la guerre de l'intérieur. Mêmes armes, même mort.

Faire bander, raison ricanante du Pouvoir d'Etat qui va chercher dans les poubelles de la mort les clichés-indices de leur sale petite jouissance fasciste : Gundrun, sœur qui a choisi la guerre des hommes, mais as-tu eu le choix de ta guerre, te voilà alors que tes yeux sont à peine clos par la mort, que ces violeurs te jettent en pâture aux esclaves qui jouissent dans la mort. Gundrun, héroïne de la lutte armée, suicidée par assassinat, maîtresse de Baader, reine du porno : roman immonde où l'entrée d'une femme dans l'histoire des hommes est une sortie aux enfers.

Pour réveiller les appétits guerriers d'un Occident amolli par l'idéologie du bonheur dans l'abrutissement du travail salarié et du mythe de la société de consommation, ne va-t-on pas chercher du renfort, ô cruauté, du côté du sans histoire du corps de la femme pour réanimer cette grossière histoire belliqueuse de la défense de l'Etat. Corps de femme, corps étendard d'une guerre qui n'est pas la sienne.

Et si les femmes faisaient la guerre à la guerre ?

D'abord refuser et dénoncer le prête-corps : plus de statue de la liberté harnachée de bombes H ; plus de Marianne cocardière et patriotarde, plus d'enfants pour la patrie, plus de puts pour les armées, plus de repos du guerrier.

Lèverons-nous un jour le mystère de l'assujettissement de la femme par le guerrier ? La guerre des sexes, guerre originelle où le sexe de la femme a été réduit au silence pour servir, matrice originelle, le nom propre du guerrier. Première violence de la société des hommes, société pour la guerre, que ce rapt des énergies vitales créatrices de la femme, au service du désir d'histoire.

Nous voulons être à nous-mêmes notre propre origine, nous sommes étrangères ; marginales ; à vos guerres, vos conflits de prestance, votre soif du Pouvoir ; nous sommes étrangères à vos appétits expansionnistes, à vos visées de toute puissance fasciste ; désertons vos places fortes, qui soutiendra alors votre désir d'assujettissement ?

Nous femmes, nous jouissons de la Vie, ce sont vos désirs mortifères qui nous rendent amnésiques, frigides.

C'est de l'anonymat de nôtre sans histoire, marge parmi la marge, que nous questionnerons le prix à payer de vos gloires, de vos cultes et cultures : mort aux champs de gloire, marque insigne de vos héros, sacrifice du sang pour que se perpétue la mémoire du sang ; excellence pour la mort, mort pour assouvir le désir d'éternité.

Les femmes ignorent le désir d'éternité, elles ont juste assez de sang pour que se perpétue le sang rouge de la vie, sang cosmique qui règle en se versant, la pulsation du vivre.

Nos corps, premier territoire annexé par la toute puissance de ce premier coup de main qui nous a introduit dans l'histoire de la barbarie. Pas de guerre de libération sans libération du corps de la femme : l'histoire reproduit le même, en libérant les peuples d'une oppression, pour les réduire au silence de nouveaux oppresseurs.

Nos corps, sans nom, sans mémoire, sans histoire ; marge parmi la marge, page blanche de votre symbolisme phallique qui institue la colonisation du féminin par le despotisme mâle.

Nous démystifierons la guerre en découvrant de nouvelles armes. Nommons nos corps, découvrons notre mémoire, enfantons notre histoire en décolonisant notre éros du pouvoir mâle, pierre angulaire de tout pouvoir.

Que vienne l'excellence du féminin, règne sans héros ni despote, sans Etat, sans armée, sans violeur, sans violée, que vienne l'utopie du féminin, sans Créateur, sans créature ; que vienne l'utopie du féminin où nous serons à nous-mêmes notre propre culture, féminin et masculin dans l'excellence du vivre et qu'exulte dans le silence cosmique de nos corps-jouissances, le grand éclat de rire dyonisiaque de la vie.

Paris, le 6 novembre 1977.

Ayala Klajman.

(*) Photos prélevées d'une revue internationale de mode hiver 1976-1977, imprimé en R.F.A.



Se prostituer est un acte révolutionnaire

Lieu dit : PROSTITUTION

Ce lieu de nulle part, fluide, inconnaisable — Rencontre, Rupture, Affrontement, Corps à corps sans visage, où nous sommes à la fois transcendés et niés.

J'ai retrouvé cette alchimie féroce où ma chair se fait argent.

J'attaque l'homme, je le morcèle, je mets à nu son mécanisme, je polis ses voies secrètes et ses rouages clandestins.

PROSTITUTION - REVOLUTION

Je pose le masque de la femelle-servante, ma nudité est une armure étincelante, inexpugnable — rien ne me viole, rien ne me vole et je ne rends pas — je PRENDS.

Seule maîtresse à bord de mon corps, et la nuit tout entière est ma cuirasse cloutée d'or.

Quand m'abordent dans l'ombre ces vieux sorciers impuissants, je fouille dans leurs entrailles, je tends leurs muscles, j'aiguise leurs souffles — ils se cabrent sous mes caresses et parcourent en hennissant le fluide désert satiné qui ondule sous leur sexe.

Suis-je absente, suis-je présente ?

Je suis enveloppée de passé, et déjà caparçonnée de futur...

Ma liberté m'éclate dans les doigts comme une lourde grenade pleine de fric.

Hommes, hommes, hommes !

Vous qui me traquez dans les rues...

Je suis une et multiple à la mesure de vos désirs, parée de rêve, offerte et interdite — Celle que vous vous payez, c'est mon Double... car mon identité secrète est enfouie si profond que vous ne la trouverez pas...

Je suis cachée sous des milliers de peaux que vous ne trouverez pas jusqu'à la dernière, celle qui est invisible et n'appartient qu'à moi.

Toutes son chères, et précieuses, douloureuses, douces, glorieuses. Je n'en enlève aucune sans l'avoir remplacée, je mue, je suis serpent et femme, jamais usée, jamais blessée.

JE SUIS PUTAIN —

Et je vous glisse entre les mains comme un fruit de glace brûlante.

Oui, nous sommes des PUTES.

Et nos corps sont vos instruments.

Le SEXE est un organe magique, en communion avec la terre, et tourné à la fois vers la vie et la mort...

Dans votre civilisation de refoulés et d'aliénés, on en a fait une maladie, un poison, un mal, une obsession —

La « PERDITION » —

Bande de tarés, vous ne voyez donc pas que vous vous perdez à force de vous priver !

Ces vertueux Chrétiens au Cul stérilisé dans de l'eau bénite me dégoûtent !

Quant à moi, revenue au trottoir et considérant que c'est un ACTE REVOLUTIONNAIRE je prends maintenant mon plaisir où je le trouve, ayant enfin débarrassé mon corps et mon esprit de tous ces vieux tabous : « pureté », fiançailles, mariage, fidélité — à quoi ? à qui ? à la poubelle éducative...

Je VIS, et merde au reste.

Nous les Putes qui refusons de nous faire exploiter par votre système, nous ferons la Révolution sur les trottoirs, dans les commissariats, les prisons, les Ministères, les universités, les hôpitaux, partout. On fera sauter tous ces vieux corsets académiques...

Que tous les hommes qui viennent à nous, « fatigués et chargés », comme il est dit dans la Bible — ceux que nous sauvons du suicide et de la solitude, ceux qui retrouvent dans nos bras et dans nos vagins l'élan vital dont on les frustre ailleurs — ceux qui repartent, les couilles légères et le soleil au cœur — cessent de nous emmerder, de nous juger, de nous renier, de nous taxer, de nous matraquer, de nous enfermer, de nous prendre nos gosses pour les mettre à

l'Assistance Publique, d'enfermer nos amants et nos hommes de cœur...

Qu'on nous reconnaisse belles, utiles, désirables, habiles, qu'on reconnaisse que nous faisons bander et éjaculer des milliers d'hommes et que l'argent gagné à la sueur de nos culs et de nos cerveaux est à nous et que nous l'avons mérité —

Qu'on nous honore et qu'on nous respecte comme dans l'Antiquité où les Poètes nous ont chantées et célébrées comme des Reines —

Chacun à sa place —

L'ouvrier à l'usine, l'épouse au foyer — et les Putes au trottoir, étincelantes et scintillantes comme les bijoux de la nuit —

Nous les grandes Artistes de l'amour, nous ne vous faisons pas de mal.

Si vous nous en voulez aussi féroce, c'est que nous remettons en question tout votre engrenage d'exploitation meurtrière.

Nous refusons la guerre...

Nous préférons l'AMOUR.

Nous refusons la servitude des usines et des bureaux, du mariage, des patrons et de l'Etat.

Nous sommes LIBRES, malgré vos interdits et vos brimades. Libres d'être là, ou ailleurs, ou nulle part — libres de nos corps — libres de notre argent — libres de notre temps — libres de notre espace — libres de nos gestes et de nos parades —

Je me PROSTITUE —

Pour ma liberté présente et future —

Pour que ma vie explose dans un chatolement périssable et superbe —

Je ne veux pas de vos attaches, de vos pièges, de vos chantages, de vos contrats et de vos aumônes —

Je veux me lever et me coucher quand je veux —

Je veux vous faire bander QUAND JE VEUX —

Vous éjaculerez quand je veux —

Vous me ferez jouir quand je veux —

Et vous me païerez —

Le plaisir que je donne est très cher —

Je suis votre Maîtresse-Courtisane —

Et vous êtes mes valets —

Je revendique ma prostitution comme une DELINQUANCE —

Pour mieux cracher à la gueule de vos lois — de vos prisons — de vos asiles — de vos écoles — de vos casernes —

Sur vos masturbations chimiques et électroniques, vos armes, vos uniformes et vos ordinateurs.

Grisélidis Réal,
22 mai 1977.
Genève,
Sur le trottoir.

En réponse aux concierges d'extrême-gauche

MARGE PROXENETE :

C'est ce qui c'est dit dans le milieu ultragâchiste.

Ce qui a été dénoncé publiquement dans les meetings.

Vous avez même poussé l'audace jusqu'à venir chez les copains leur demander des comptes.

N'est-il pas curieux de voir des gauchistes qui se disent libertaires se conduire comme des flics, et des féministes comme des phal!ocrates ?

— Pauvres petits cons !

Avez-vous pu croire un seul instant que j'étais irresponsable au point de ne pouvoir utiliser mon cul librement ?

J'ai été pute ! et après !

J'aurais pu être psy-quelque chose, prof, femme de ménage, ouvrière ou épouse de P.-D.G., FAIRE DANS LA PROSTITUTION LEGALE QUOI !

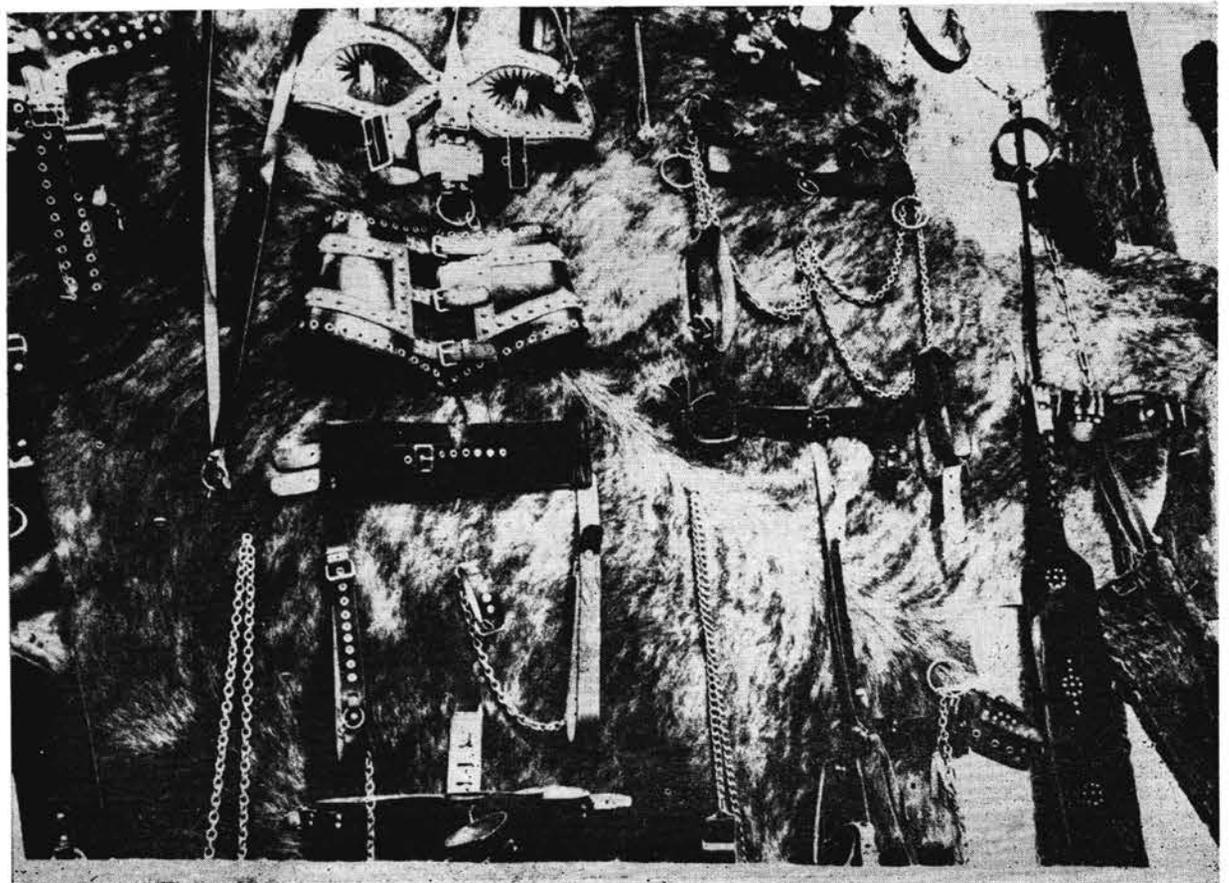
Seulement voilà !

Le travail, les huit heures par jour, les trois ans passés en petite-dactylo-pour-salaire-minable, le manque de vivre dans un monde où le temps est compté, minuté, tout cela ne m'a pas laissé le choix et je les ai tous vomis mes patrons-macs !

Quitte à se faire baiser autant y trouver son compte, n'est-ce pas !

Et puis c'est marre, si vous n'êtes pas encore au clair, venez me voir plutôt que d'aller faire chier les copains.

Grisoune JONES.



SACRE SEXUEL

PROSTITUÉES

PRETRESSES

PRINCESSES

A. Constance.

Vous qui détenez seules les secrets les plus veloutés de l'amour et du VICE — mots nobles, mots sacrés, mots royaux du corps et du SEXE...

La Prostitution est un titre de Noblesse — de la seule authentique noblesse du geste, de la parade, de la liturgie carnivore des sens —

Car l'âme sans chair n'est qu'un insecte sec — aux antennes brisées —

PROSTITUTION tu déroules tes rites affolants et masqués au cœur des nuits flamboyantes, à la face du soleil et de la lune —

Rites antiques —

Le Vagin brûle sous la morsure des verges —

Et l'homme s'agenouille sous les zébrures du cuir, sa jouissance s'exacerbe sous les coups rythmiques du fouet, son sperme explose à la cadence des gifles, des morsures et des crachats, la violence sexuelle est une communion avec la MORT —

Médiatrice et transcendente —

Où nous nous jetons en offrande —

Qu'on nous crève et qu'on nous lacère

Pâtures scintillantes harnachées d'or et de

[lanières

Femelles bardées de velours

Hybrides et interdites

Achetez-nous — lapidez-nous

Déchiquetez nos cuisses pailletées

Moirées de bave

Perlées de foutres et de baisers

Nous sommes les Dispensatrices

De toutes vos damnations charnelles

Mâles châtrés aux phallus écorchés

Aux couilles flagellées

Aux Anus obscurcis par les coups

Les cordes et les clous

Eventrés par nos mains sauvages

Râlant ensanglantés sous le feu des urines

Et rutilants de morve

Buvez nos larmes et nos sangs

Allumez le cratère de nos ventres

léchez nos mamelles dressées

Et nos buissons de chanvre Noir

Nous sommes vos citadelles

Et vos océans

Par l'ébranlement de nos langues

Et la caresse humide

De nos lèvres scellées sur vos sexes

S'éveille le jet brûlant

De vos raz-de-marée

Vous vous tordez vous gémissiez vous renaissiez

Sans cesse entre nos mains gantées de cruauté

Sous le satin de nos bouches armées de nacre

[étincelante

Chaque nuit est célébrée votre agonie

En la Chapelle ardente de nos corps

Chaque nuit votre enfantement est recommencé

Vous êtes remis au monde à coups de fouet

Vous sortez tout fumants de nos vagins

Nous vos louves-mères vos putains

Que vous avez enfermées

Humiliées stigmatisées

Nous sommes éblouissantes

Et plus désirables derrière vos barreaux

Nos griffes acérées se plantent dans vos sexes

Nous avons toute-puissance

De vie et de mort

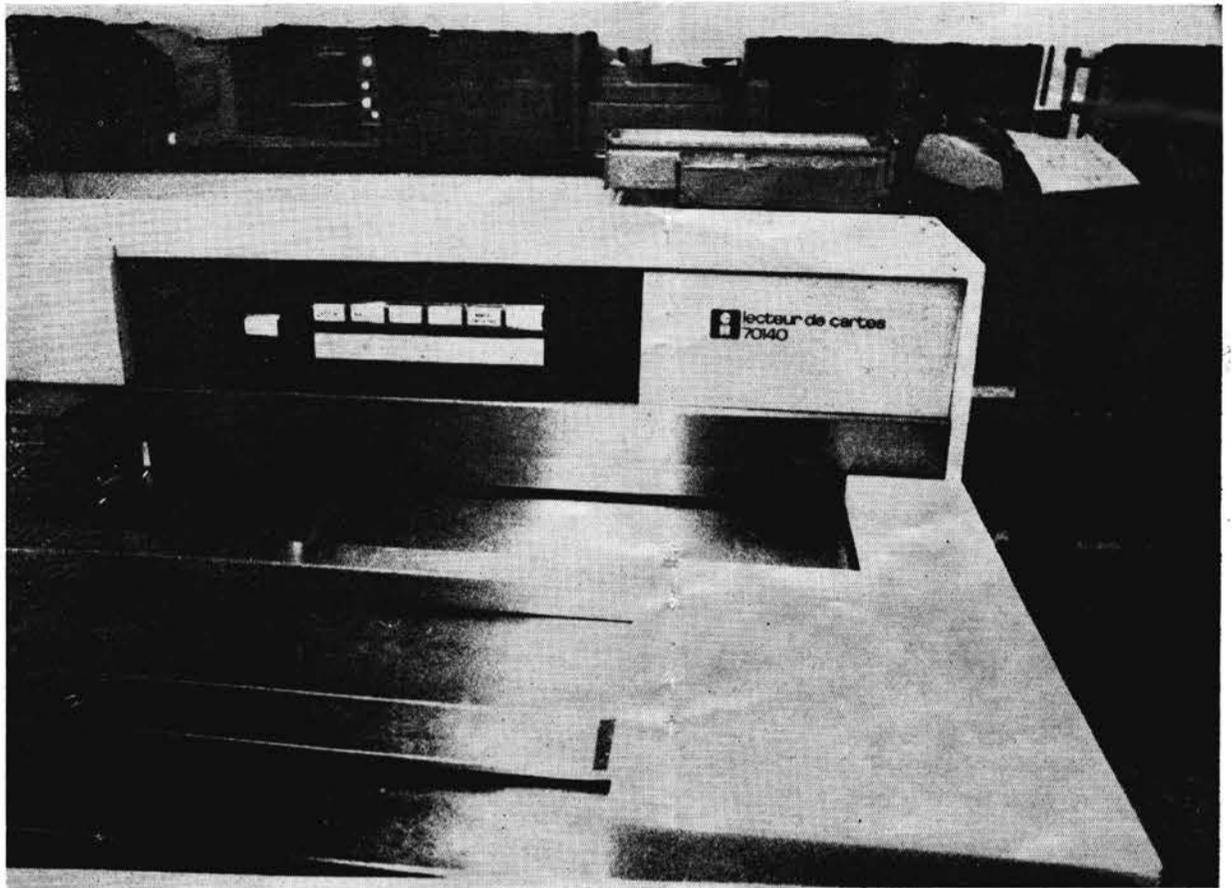
Sur la meute affamée de vos sens

Sur le halètement rythmique de vos souffles

Et sur le cyclone tournoyant de vos FOUTRES

Grisélidis Réal,

Paris, le 31 août 1976.



L'incohérence attribuée au langage des femmes, n'est autre que le reflet de la multiplicité de son regard, de son oreille ; c'est aussi marque d'adaptation de son être à l'exigence qui lui est imposée de participer à la marche d'un système de vie qui ne la reconnaît pas dans sa différence, qui fait de son corps un objet de possession, relègue ses désirs à un autre temps que le présent. Ce terme, employé péjorativement est signe d'exclusion, signe d'anormalisation au langage courant.

Renvoi au silence.

La parole des femmes quant aux choses de la cité, en même temps qu'elle fut reléguée au silence par la force du langage de l'ordre, est non-réponse, refus au tumulte matérialiste de l'homme.

Silence de la « futilité », du plaisir face au langage du devoir.

Silence des femmes face à un système de pensée, de vie qui ne lui est pas propre ; musique du corps et de l'esprit ultra-sensible, imperceptible aux oreilles fracassées de toute part par le bourdonnement activiste, collectiviste.

Par le double aspect d'exclusion et de refus, la femme se situe dans la marginalité.

Marginalité soumise, quand, aujourd'hui, son désir est à un pouvoir égalitaire à l'homme au sein d'une société qui a nié et nie encore son corps, sa vision des événements son être.

Soumission :

— dans les revendications de droit des femmes dans l'alignement des « droits » de l'homme.

— dans la participation à la marche des institutions (où pour se faire reconnaître en tant que femmes agissantes, éloquentes, indépendantes, elles adoptent le langage d'un pouvoir.

Soumission qui relègue la parole de femme au silence.

Soumission par l'insertion à un système de pensée, à un système économique où toute individualité est quotidiennement astreinte, réprimée.

Répression invisible :

— dans les maternités, les crèches, les écoles, où les enfants ne suivent pas leurs besoins, leurs désirs, mais s'adapter coûte que coûte aux horaires des adultes, donc déjà aux impératifs sociaux. Besoins et désirs sont déjà ordonnés ;

— dans l'organisation du temps selon l'impératif de travail : travail devenu vital au sens où l'individu y trouve sa source de revenu, de

SURVIE, au détriment de la valeur de travail en tant que champ d'action, lieu de maîtrise du corps et de l'esprit, lieu où s'articulerait dans un geste vers la perfection la recherche de l'objet. Donc travail devenu vital au sens monétaire, économique. Efficacité, rentabilité du sujet-récepteur-émetteur de l'ordre institutionnel. Réduction de toute personnalisation, de toute initiative par la programmation des gestes, leur répétition, leur accélération, leur épuisement. Aliénation du corps qui mène à la recherche de consolations-compensations par l'ascension au confort matériel, désirs meublés, parfumés, habillés, travestis. Le cercle de production-consommation est ainsi bouclé dans l'inassouvissement des désirs réels, dans leur insatisfaction ;

— dans le discours des mass-médias sur la sexualité qui l'organise, la codifie, l'explique, la cerne, la fatigue, l'enferme dans le langage.

Echapper au carcan de l'organisation sociale, au cadran horaire, à l'enfermement pour vivre le corps, ses désirs, implique transgression de la Loi (morale, sociale, légale), délinquance, marginalité, insécurité, instabilité, « folie »... répression, parce qu'il n'y a pas d'alternative, de compromission VIABLES au corps, aux désirs, sans les mettre en danger de mort.

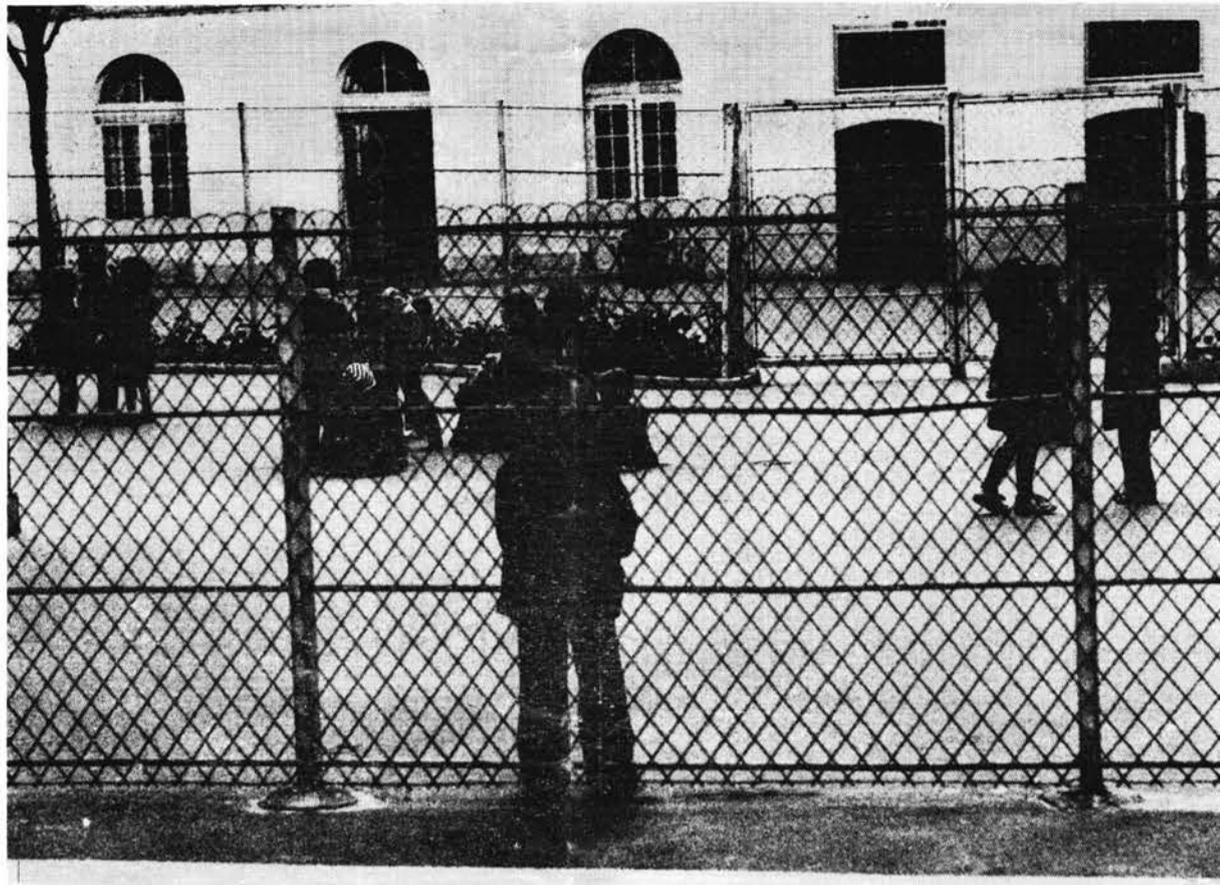
Répression visible de l'organisation sociale qui exclue toute altérité, toute différence, par la formation de ghettos : hospices de vieux, ghettos d'immigrés, ghettos asilaires, obligation de l'homme au service militaire, centres de réinsertion sociale pour déviants.

Répression violente de toute insoumission, de toute émergence à l'ordre institué par la police. Répression policière de plus en plus dure, qui s'infiltre à la population, grâce à la participation des mass-médias, et qui se joue plus particulièrement sur tout ce qui ne ressemble pas à un homme, homosexuels, femmes, subversifs de par leur double marginalité :

— à l'homme ;

— au système politique. La répression de la police (arrestations abusives, interrogatoires et détention prolongée, pseudo-suicides) exercée sur les femmes avec la participation de la population, en France, en Allemagne, est une provocation en France, en Allemagne, est une provocation à tout jamais la femme après avoir spolié sa parole.

Michèle.



Née

Sexe : féminin

Pelage : châtain

Taille : moyenne

Musculature : développée

Été 49, Terre craquelée de Soleil pieds nus, cul nu

Je vis et je veux vivre.

— Jeanne viens à l'ombre!

Jeanne enfin, ne montre pas ta boutique à tous le monde! Mets ta culotte et tes chaussures.

Elle s'appelle maman

poudre de rizée, propre

elle n'a pas aimé ma belle pensée bleue sans tige cueillie pour elle,

et moi, je ne l'aime pas.

Qu'il fait bon chez vous Maître Pierre

Qu'il fait bon dans votre moulin

chantent ses élèves

et moi, je bouffe la peintre de mon lit en fer dont je ne peux pas descendre, pas la peine de gueuler, tous les jours la sieste.

L'été, je change d'âge —

cheveux blonds de mon copain Pierre

cabrioles en cueillant l'herbe pour les lapins.

Sexes ouverts des petites filles, pleins de cailloux et de brins d'herbes.

Il existe des petites filles et ça ne porte pas des culottes blanches petit bateau.

Moi je cours dès qu'une porte est ouverte, je cours très vite pour être rouge et suante pour sentir mon cœur grossir et cogner fort pour avaler la vente et le soleil

pour être heureuse comme les ballons des fêtes J'aime quand il n'y a pas d'adultes le matin très tôt, et rester en plein soleil à en voir le noir en vert, quand j'échappe à la sieste — ensuite j'ai la tête qui gonfle et mon sang coule dans le lavabo vite puis goutte à goutte quand j'ai le temps je me redébouche le nez pour prolonger le plaisir — mais les adultes ça leur fait peur — ils vous allongent et vous bouchent le nez avec du coton —

Ils ont voulu me coudre le sexe avec une grosse aiguille et du fil noir maintenant j'enterre mes culottes sales —

Mon copain Jacques baclé à du jaune d'œuf autour de la bouche, une blouse noire sale et une grand-mère qui l'amène à l'école, avec lui je jette le canard dans le trou des chiottes — on enlève toute l'écorce du cerisier en fleurs, il est mort — j'oublie des petits lapins dans des cageots, ils pourrissent et ils sont morts —

La maison c'est la cuisine, l'école les chambres, la mairie — en face la cuisine c'est le cimetière et l'épicerie, en face l'école c'est les Zarabes.

Les Zarabes sont gentils, ils m'achètent des bonbons à l'épicerie — ils me promènent en djep —

Ils ont des grandes robes blanches, des chiffons roulés sur la tête et à midi ils se couchent sous un arbre —

Les Polonais, à eux il faut faire attention, il y en a beaucoup, il ne faut pas leur parler quand ils ont une bouteille —

ma copine Liliane est Polonaise elle a un gilet rouge à rayures, des cheveux roux, elle est très gentille.

J'ai des petites souris dans un trou du mur toutes roses comme des petites saucisses qui roulent, mon père les écrase à coups de pied.

Le soir je monte sur le mur du cimetière pour manger mes crottes de nez tranquille, il y a deux chèvres au piquet, je vois passer la Michelin de Soissons — et je me raconte Henri IV quand il était petit garçon.

Ma mère n'est pas morte, on a changé de maison, elle écrit : janvier 52 et maintenant c'est l'école obligatoire —

il n'y a que des filles dans cette école et plusieurs maîtresses.

Ma mère m'amène le premier jour — je me tiens droite autant que je peux, les poings serrés, la mâchoire saillante et les sourcils froncés pour intimider les curieuses —

Je mets plusieurs jours avant de comprendre ce qui se dit et quand je parle tout le monde rigole —

Dans la cour interdit de monter au marronnier — Il faut jouer aux petites balles, faire la ronde, jouer à la maman — quand la maîtresse me voit courir, elle m'appelle et me garde près d'elle sans bouger toute la récréation — si ta mère te voyait dans cet état!

Les filles sont presque toutes bêtes, elles bêlent : je vais te recommander à la maîtresse, madame! alors je leur donne des coups de poings — Tout le monde essaye d'être des gens riches —

— T'occupe pas des voisins, baisse les rideaux, sois polie et bien élevée! les petites filles avec des belles robes et des chaussures vernies — « oui ma chérie! »

Je grogne, je réponds — j'aime les cheveux hirsutes, je veux qu'on me coupe les cheveux même si ça fait « femme de mauvaise vie » —

— Alors t'as pas encore changé de sexe? — Mais tu verras, tu changeras, plus tard tu te marieras —

— Je ne me marierais jamais!

J'ai pas envie d'être riche, d'avoir des dentelles et des chaussures fragiles, de ne plus pouvoir courir, crier, taper —

J'aime le gel, le soleil, les arbres debout sur leurs racines, le goût de sang dans la bouche d'avoir trop couru — cracher — la pluie, la vieille poussière, l'odeur de pisse de chat, les croûtes de mes genoux, les crottes de mon nez — j'aime pisser et chier — j'ai neuf ans —

Ensuite la bagarre continue, leur sacré mode

d'emploi de la vie finit par vous intoxiquer — Je ne sais plus où j'en suis, mes seins ont poussé, les garçons m'appellent « grande chèvre », je trouve les filles belles et n'ose plus les approcher, j'ai envie de caresser les arbres, d'avalier des bougies allumées, de planter mes ciseaux dans le cou penché du professeur de couture mauvais le « sent-bon » —

Je sors la nuit, chercher la cognac aux blousons noirs et suivre les filles isolées à la sortie des cinémas —

Je voudrais qu'on tue tous les malheureux et les fragiles — je ne peux pas tous les secouer ou les faire rigoler — qu'ils crèvent —

J'ai peur un peu qu'on me croit folle et beaucoup de l'être —

— comment être féminine?

— comment être avec un mec?

— comment être étudiante?

— comment gagner des sous sans se sentir un larbin?

— comment être heureuse?

— comment baiser?

— comment Jouir?

J'avais toujours refusé le mode d'emploi du savoir-vivre et je me sentais mal comme un ours qui voudrait avoir l'air d'un papillon —

Devant l'horizon insupportable du mari-enfants-maison-boulot même amélioré, malgré bien des efforts et concessions, je suis entrée en hibernation, ne pouvant plus répondre que par grognements et pleurs d'impuissance aux paroles-messages vides des papillons —

— Bonjour, comment ça va?

— Et tes examens, tu révises?

— Tiens j'ai vu ton mec —

Et puis un jour en me réveillant j'ai vu qu'il faisait jour —

Et puis un mec m'a dit arrête de prendre tes médicaments, et j'allais bien et c'était un sale phalocrate qui faisait la vaisselle et torchait le bébé sorti de mon ventre —

De crises en crises l'ours(e) a survécu et vit toujours avec d'autres ours plus ou moins ours, braille, semble ailleurs et a envie de grogner en bête qu'il se sent aux jacasseries souriantes des papillons —

La spécificité de l'être humain femelle, pardon, de la Femme, ça existe ça?

Jeanne.

J'aime quand c'est cool, j'ai envie d'être douce et que ma voix

sois tranquille... Mea culpa

Je suis une femme... Mea culpa

Et puis je n'ai ni discours, ni vocabulaire!

De toute façon depuis le temps qu'on me dit de la fermer, je manque un peu d'entraînement.

J'ai la fièvre ce soir alors dans ma tête ça se bouscule.

Ma sœur, elle, mange des champignons vénéneux. Y en a d'autres qui alpha-bêtisent en public.

— Toi, le malcastré, on t'envoie aux assises pour ce viol qu'on n'a cessé de perpétrer sur toi.

— Et toi: Avais-tu besoin de lui couper les couilles?

Tu le sais bien pourtant que la justice est là pour s'occuper de ça!

Tu sais bien... la justice... le quadrillage... la mort lage... la mort

Je suis morte-née. On m'a appris à tuer mes désirs. Je suis même passée maîtresse dans l'art de l'autorépression, de l'orgasme raté.

Tu sais bien... c'est la putain de morale judéo-chrétienne et ses adeptes bien-pensants.

Je suis morte-née. On m'a pris mon corps, ma parole, mes gestes, mon espace.

Tu sais bien... c'est l'organisation des désirs, c'est la loi et ses moutons à bonne conscience.

J'ai la fièvre ce soir alors dans ma tête ça fait mal.

C'est que j'ai envie de sentir moi; de jouir et que cela ne s'arrête jamais plus...

J'ai des visions de sang où j'exécute mes assassins légaux. Question de vie ou de mort... légitime défense... qu'ils crèvent..

J'ai la fièvre ce soir alors maintenant dans ma tête ça éclate... ..et l'odeur de mon sexe a des reflets de cuivre...

Grisoune JONES.

Je voyage, ils disent que je vagabonde
Je ris quand je flippe, ils disent que ça n'est pas [sérieux]

Je donne, ils disent que je gaspille
Je prends, ils disent que je vole
Je parle de moi, ils disent que je parle pour [ne rien dire]
Je les questionnent sur eux, sur leur vie, ils [sourient]

Je les regarde, ils se demandent ce que je cherche
Je trouve encore, trop, souvent : répétition, figuration, réaction-défense-attaque-ordre-raison. Je cherche toujours l'homme qui parle qui articule cet air chaud froid.

Ils répondent que c'est pure folie de perdre son temps à parler en l'air que : je ferais mieux de m'inquiéter de ma destinée.

Ils s'inquiètent, je m'inquiète de leur inquiétude, qui rend ma vie impossible.

Mater-paternalistes, ils avaient, depuis bien longtemps, décidé pour moi d'organiser ma vie, mon corps, ma tête, décrétant qu'il y a un temps pour chaque chose :

Un pour dormir, un pour manger, un pour travailler, un pour baiser, un pour les choses sérieuses, un pour rire très court pour qu'il ne gêne pas les autres... ils m'ont demandé, surtout, de mettre toute ma bonne volonté à les aider à me protéger de toute incertitude, de toute insécurité. J'ai essayé. Pour leur faire plaisir. Parce que je les aimais. Et puis, ils avaient l'air si sûrs de détenir le bonheur, la paix.

Je ne peux pas. Mon corps est malade, il hurle à leur froide raison, à leur ordonnance de la vie. J'ai sommeil en plein midi,

J'ai soif la nuit,
Je veux vous toucher en plein jour dans la rue n'importe où sans que tu poses de questions. Ils ont si bien décidé pour nous de nos besoins que je n'ai plus le temps de vous caresser, tout juste le temps de me battre. A retrouver le lieu de ma naissance les feuilles innombrables désordonnées arbres énormes les pieds perdus au chaud du sable la tête au soleil à leur crier que je ne peux me passer de rire et je déserte.

MICHELE.

Une mer grise et uniforme prolonge l'horizon livide

Ivre de trop de vie, épuisée par les espoirs déçus, J'étre vers ce port lointain et inconnu
Une âme ridée et fatiguée

Par un trop grand amour des passions.
Sur mon visage blafard nulle émotion.

Ce dernier regard tourné vers le passé
S'en ira mourir vers l'horizon livide.

J'ai habité les tours de l'ambition
Où je n'ai cotoyé

Qu'orgueil, fierté et vanité,
Recoins obscurs de la raison.

J'ai marché dans ces rues sans frontière
Où les murs, semblables à des miroirs,

Reflétaient l'image combien fière
D'une femelle méprisant l'espoir.

J'ai vomi la pierre sainte des églises
Et élevé une âme pernicieuse

Vers ce ciel que je méprise.
J'ai fondu mon ombre

A l'ombre noires des prisons
Et regardé se corrompre

La naïve destinée de mes jeunes saisons.
J'ai entendu vibrer, oreilles attentives,

Les notes aiguës de la haine.
Cette mélodie a erré dans ma plaine

Comme un souffle mort, que le vent ravive.
J'ai bu la poussière écumeuse des déserts

Où la solitude brille de son feu le plus fort
Et versé trop de larmes amères

Sur le masque tendre et cruel de la mort.
Mais je vois enfin surgir devant moi

Cette mer grise et uniforme
Où disparaît indubitablement tout homme.

Elle engloutira à jamais cet être sans foi.

Isabelle Willaredt.

POÈMES

**Si notre journal vous a plu
et que vous avez envie d'en parler
rendez-vous mardi 16 janvier à 21 h**

**Librairie, 208, rue du Fg-St-Denis,
75010 PARIS**

**Métro : Gare du Nord
La Chapelle**

MORT, HOPITAL PSY, MARGINALITE

Mots qui ont martelé ma tête durant des mois, des années.

La mort présente dans l'absurdité, l'abrutissement du quotidien.

Mort dans le travail qui tue toute création, toute imagination, mort présente dans le rapport avec les autres.

Désir de mort qui vous prend à la gorge à chaque moment de votre vie.

Vie passée entre le boulot, les transports, les quelques minables sorties, où tout est faussé car le vrai désir est absent.

Mort dans la vie.

Mort présente à chaque instant sur mon lieu de travail, mort à travers les discussions avec les « femmes de la majorité silencieuse ».

Désespoir du lendemain, travail qui vous bouffe tout votre temps, qui tue tout vos désirs.

Il ne restait plus qu'attendre que le temps s'écoule doucement, et que la folie s'installe.

L'hôpital psychiatrique m'a paru quelques fois comme un moindre mal, mais c'était une mort lente.

La mort radicale et expéditive était à envisager.

Mais dans mon moi profond je sentais une vie autre, je sentais des désirs que ne demandaient qu'à s'éclater, qu'à exploser.

Mon moi vivant était là, présent, mais comment le faire vivre, comment le vivre.

Comment me sortir des contraintes du travail, du fric, de la sécurité, matraquées depuis si longtemps dans ma tête, dans mon corps, dans ma vie.

Dix ans de travail, dix ans de mort, dix ans de sommeil.

Comment se réveiller ?

Où se réveiller ?

Où vivre ?

Le déclic de vie, le déclic du réveil, fut la rencontre fut le contact difficile, mais vrais avec des gens dits « en marge ».

Marginalité qu'est-ce que c'est ?

Lieu de tes désirs affirmation de ta vie, reconnaissance de ton toi en tant qu'individualité, me fut-il répondu.

Le carcan des interdits est volatilisé pour la première fois la vie explosait en moi, j'étais la vie.

Les peurs se sont estompées, les angoisses ont rejoint le néant, les désirs fusent.

Tout bouillonne en moi, je ne suis plus seule.
La mort s'est tuée.

Je m'éclate parmi les hommes les femmes.

Je commence ma révolution.

Nicole-Claude.

MOI JE SUIS UNE FEMME.

— C'est ce qu'on m'a dit.

C'est donc ce que je devais être. Robes, maquillage, Le Mec et le reste.

Puisque je suis une femme, il faut me battre, dans le rang des femmes.

— C'est ce qu'on m'a dit.

J'ai donc laissé tomber les autres (armes et luttes) je suis partie me promener vers la contre-escarpe et je me suis bien amusée avec Kamel Laurent Amida et les autres. Mais les Arabes c'est tous des phalos.

— C'est ce qu'on m'a dit.

Sûr que je me faisais baiser et exploiter.

Alors j'ai quitté la contre-escarpe, je suis allé peindre, éclabousser les murs, les gens et moi-même. C'est bien pour une femme, dommage que ce ne soye pas politique.

— C'est ce qu'on m'a dit.

J'ai donc fait des vacances avec des enfants mais c'était utile et social

— Qu'on m'a dit.

Alors je suis retournée chez ceux qui me disaient tant de choses mais ils étaient très occupés à se détruire parce que deux mecs pour une nana c'est pas cool. Alors j'ai ramassé le ceusse qui était par terre et qui ne disait plus rien. En fait je me ménageais des petites baisers.

— C'est ce qu'on m'a dit.

Alors je me suis couchée et j'ai flippé.

Là on ne m'a plus rien dit.

Très étonnée, je suis allé voir ce qu'ils faisaient, je me suis mis à jouer comme eux. Mais je venais pomper.

— Du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

Alors je suis partie me promener dans la montagne et j'ai trouvé une maison et j'y ai retrouvé le jeu — dans la poubelle — j'ai regardé et j'ai beaucoup ri ! J'ai pris mes pinceaux pour peindre une autre histoire. Et tu sais ce qu'on m'a dit ?

« Que ce n'était pas une histoire de femme. »

Stéphane.

Tes yeux rient et ta bouche me regarde
Les mains s'animent

Je ne sais plus parler.

Puzzle de mots, balbutiements, bourdonnement

Chaleur qui m'envahit-raté, j'ai froid.

Je monte l'escalier sans courir

Porte mystérieuse ; je vous aliment.

Cris déchirants d'un enfant qui a mal de

[votre stupide ignorance

Acceptée, enterrinée, conclue une fois pour

[toutes.

Il hurle et bientôt moi aussi

Il saigne et bientôt moi aussi

Sous ton cuir, ta peau est blême, livide

Essence fétide, odeur de mort.

Sous la chaleur de nos mains, va fondre le béton.

Sortez de votre peur qui préserve du vide

Vous n'avez rien à perdre puisque vous n'avez

[rien,

Que votre angoisse dans vos têtes transparentes.

Les vitres éclatent et je ris

Les vitres éclatent et avec elles

vos têtes atrophiées, déjà à moitié pendantes.

Tiens-toi bien et tais-toi, c'est pour ton bien,

Pour ton bien qu'ils ont mis la détresse dans

[tes yeux

Ils t'ont guérie, les gentils-compatissants-

[médecins qui sauvent de la vie

Alors j'ai oublié que tu n'étais plus vivante

Coupable d'égoïsme et d'ingratitude de n'avoir

[pas dit merci

Merci de m'avoir poussée à bout.

Voir le monde en noir et blanc, en gris et

[sale,

en gris et gris, j'en ai marre

On n'achète pas les arc-en-ciels.

Votre arrogance vulgaire, vos yeux butés,

[j'en ai marre,

Nos muscles se détendent pour laisser place

[au rire

Ce n'est que le début de la folie

Marie.

Abonnement à MARGE

4 numéros : 12 F

Abonnement de Soutien :

50 F

Une brochure vient de paraître :
POURRITURE DE PSYCHIATRIE
10 F + frais de port 3,00 F

MARGE N° 13 - Nov.-Déc. 1977

PERMANENCE LIBRAIRIES :

— 208, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris

— 25, rue des Dames, 75017 Paris

CONTACT OU ECRIRE :

**Marge, 341, rue des Pyrénées,
75020 PARIS.**

Directeur de la Publication :

G. DITTMAR

Editeur : **S.A.R.L. MARGE**

341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS

Dépôt légal : 4^e trimestre 1977

Composition et imprimeur :

IM.PO., 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 PARIS

N° de Commission paritaire : 55 885

CONDITION DE LA FEMME EN TCHECOSLOVAQUIE

Avant que de définir — dans le strict sens de délimiter — ce qu'est aujourd'hui la vie de la femme tchécoslovaque, c'est-à-dire dans quelles conditions celle-ci s'insère dans l'ensemble de la société « socialiste », quels sont les rapports et la nature de ces rapports que créent de telles conditions, il semble indispensable d'évoquer, ne serait-ce qu'à grands traits, le visage politique de la Tchécoslovaquie actuelle. Un mot seul suffirait à tracer le profil de ce visage, un mot dur et tranchant comme la réalité qu'il recouvre : la normalisation. La normalisation, c'est le retour au « normal », c'est-à-dire plus précisément ce que l'Union Soviétique tient pour « normal ». Ceci signifie qu'en 1969, il s'est agi d'une part de reculer jusqu'au point précis d'avant le Printemps de Prague, d'autre part de se conformer totalement aux directives soviétiques par l'application scrupuleuse du modèle soviétique de socialisme. Ainsi, la normalisation n'est pas seulement l'écrasement des espoirs qui fusèrent au Printemps 68 et qui furent assassinés en août, pas seulement non plus la légitimation de l'intervention militaire, mais elle signifie bien plus gravement encore la reconnaissance de la Tchécoslovaquie comme devant être réduite à un statut quasi colonial et comme devant s'y conformer avec la plus totale servitude (« Avec l'Union Soviétique pour l'éternité et jamais autrement »). Le pays ainsi normalisé vit sous un système totalitaire de type bureaucratique avec monopole du pouvoir par l'appareil du Parti, de l'Etat, de la police et de l'armée.

Plus fort peut-être encore que le traumatisme d'une intervention qui fut aussi brutale qu'inattendue, un sentiment de honte doublé d'impuissance pèse sur le peuple : la honte d'avoir à subir cette « normalisation » et les innombrables persécutions qu'elle entraîne. Au début de cette année, la conscience de la nécessité à la lutte se fait jour, pour la première fois depuis 68 : de l'attente et la soumission passives, on passe à la revendication directe. La CHARTE 77 revendique principalement le respect des accords de 1975 signés à Helsinki.

TRAVAIL FAMILLE PARTI

1 — TRAVAIL

Du point de vue méthodologique, les marxistes posent comme conditions de la libération de la femme :

- l'existence d'une économie socialiste,
- la participation de la femme à l'activité économique.

Ainsi, la solution marxiste de la « question féminine » pose comme condition sine qua non à la libération de la femme son intégration au travail social productif.

C'est ce qui permet à l'organisation officielle « l'Union Tchécoslovaque des Femmes » (rattachée au Front National, donc relevant politiquement d'une totale servitude au P.C.T.) de proclamer sans cesse que l'émancipation des femmes est une question déjà résolue en Tchécoslovaquie et que les droits entre les hommes et les femmes sont tout simplement assurés (par. 3, chap. 2, art. 20 de la Constitution) (1).

En Tchécoslovaquie, si le travail est un droit pour chacun, il s'avère en fait être aussi et surtout un devoir absolu (plus de six mois d'inactivité entraînent de lourdes peines de prison même si les ressources sont justifiées). Si seules les femmes mariées semblent échapper à ce devoir, la réalité démontre cependant que le travail représente pour la plupart des femmes une véritable nécessité économique (le salaire d'un homme ne saurait en effet être suffisant pour garantir le niveau de vie décent d'une famille). C'est pourquoi en Tchécoslovaquie, l'activité économique des femmes est l'une des plus élevées au monde : elles constituent 48 % DU TOTAL DES PERSONNES ACTIVES (elles représentent 51 % de la population). Il est cynique de voir dans ce fait la preuve irréfutable de l'émancipation de la femme. Voici les chiffres qui, selon l'optique marxiste, permettent de dire que cette émancipation n'est plus un problème en République Socialiste Tchécoslovaque : en 1950, sur la totalité des femmes en âge de produire, 54,1 % travaillaient ; en 1960, 70,7 % et en 1970 85,3 %. Afin sans doute de ne

pas rester en retrait de ce large mouvement de libération, les femmes âgées poursuivent le plus longtemps possible leur activité économique (2).

Selon des statistiques publiées au début des années 70, les femmes gagnent en moyenne 1/3 de moins que les hommes : à la discrimination salariale subie par les femmes vient s'ajouter le fait que les secteurs d'activité dans lesquels elles sont en majorité sont précisément les secteurs accordant les salaires les plus bas. Ceux dans lesquels elles jouent un rôle primordial, comme l'industrie légère et l'agriculture, présentent les conditions de travail les plus dures, souvent à la limite de la résistance physique humaine.

2 — FAMILLE

Bien intégrée comme élément actif dans l'ensemble de l'économie nationale, la femme va se voir entourée de préventions particulières axées cette fois sur sa fonction de procréation. C'est pourquoi les services sociaux aménagés autour de la maternité sont relativement avancés, mais la normalisation a effectué aussi dans ce domaine de graves restrictions de liberté. Ainsi, l'avortement, qui dès la fin des années 50 était légal et se pratiquait très libéralement, est rendu aujourd'hui très difficile et en partie clandestin. Des mesures administratives de 1973 exigent que l'on présente devant une commission spéciale des raisons médicales et sociales sérieuses et surtout impératives. Moins pratiqué, l'avortement, dont le coût a considérablement augmenté, est devenu une pratique de plus tombant sous le coup de la corruption. La pilule (et autres moyens contraceptifs) a subi une « évolution » identique : largement diffusée jusque dans les années 70, sa prescription médicale est à présent l'objet d'une sévère parcimonie. Ces deux mesures expliquent en partie pourquoi, après un très net relâchement dans les années 68-72, la courbe de natalité remonte en flèche.

Ces précautions étant prises, la femme tchèque ou slovaque va donc pouvoir mettre au monde son bambin. Si elle travaille, elle bénéficiera de six mois d'arrêt de travail pour cause de grossesse (un mois avant la naissance ou plus si l'état de santé l'exige, cinq mois après), période durant laquelle l'entreprise qui l'employait continuera à lui verser son salaire mensuel intégral. Elle peut ensuite rester un an au foyer avec la garantie (qui s'avère souvent toute formelle) que l'entreprise lui maintiendra son poste. Elle pourra même prolonger sa paresse d'une année supplémentaire avec la garantie que l'entreprise lui gardera en vacance un poste qui peut être différent mais rémunéré du même salaire. Ainsi, la femme peut non seulement faire son enfant sans souci apparent d'ordre matériel, mais encore dans le même temps conserver toute sécurité d'emploi. De plus, elle recevra de la part de l'Etat une allocation de 500 couronnes par mois (1/4 du salaire mensuel moyen) pendant la première année qui suit la naissance, et 90 couronnes par mois et par enfant jusqu'à la majorité de l'enfant si celui-ci a déjà commencé à travailler, ou jusqu'à la fin de ses études s'il les entreprend. Quand l'enfant est malade, chacun des deux époux peut prendre trois jours de congé payés à 100 %.

Quant à la mère célibataire, elle jouit des mêmes avantages en plus de certaines priorités pour l'accès à la crèche, l'obtention d'un appartement, etc. Son congé de grossesse est plus important, et quand son enfant est malade, elle peut disposer de 6 jours de congé payés à 100 %.

Les modalités du divorce constituent un acquis que la normalisation n'a pas frappé : le divorce s'obtient facilement, la demande d'un seul conjoint est suffisante, la procédure s'effectue rapidement et est peu coûteuse.

Le « concubinage » bénéficie d'un statut légalement reconnu.

3 — LE PARTI

Sans commentaire. Femme, homme ou n'importe quoi, il vaut mieux en être (ou alors avoir de singulières aptitudes à se planquer). Toutefois, pour la femme, la plus efficace, c'est encore l'étoile rouge épinglée au cul.

Je pourrais épiloguer pendant des pages et des pages sur « la vie quotidienne de la femme tchécoslovaque ». Inutilement sans doute, parce que c'est simple jusqu'à l'extrême caricature, et c'est encore la normalisation qui permet cette simplification trop réellement grotesque. Inutilement surtout, parce que les femmes de Tchéco sont enrôlées dans un scénario à la fin duquel, entre le travail bestialisant, les brigades de travail socialiste, les couches momesques qu'on a

pu se procurer de l'ouest, l'attente du mari qui est allé se pinter la gueule à la brasserie d'à côté et les incalculables heures de queue dans les magasins pour obtenir une bouffe elle aussi trop normalisée pour être bonne, il reste une petite place pour le désir d'une robe à fleurs dernier cri chez les capitalistes et pour le rêve d'un congélateur de choc.

Je vais plutôt raconter l'histoire particulière de femmes elles-mêmes particulières en ce sens que, dans un système qui n'admet aucune autre alternative quelle qu'elle soit, elles ont cherché à forcer des limites qu'on ne franchit pas impunément au royaume de Husak.

La première histoire est celle qui est advenue à mon amie Janeta. Pour survivre, elle s'était trouvée trois planques : d'abord, la plus banale qui soit au monde, là-bas et ailleurs, l'alcool : vin, bière, vodka ou eau de cologne, tout lui était bon, elle ne dessoûlait pas ; ensuite le cul pourvu qu'il fût d'importation capitaliste (France, R.F.A. et tutti quanti). C'est ainsi, chez elle l'anti-communisme avait pénétré jusqu'en des régions inattendues : la queue socialiste était fort mal cotée dans sa classification personnelle. Enfin, elle s'était tout bêtement planquée dans une petite boutique de la Vieille-Ville à Prague où elle était censée vendre des sacs à main et où elle avait l'énorme avantage d'être seule et peu contrôlée. Etant donné que pour pouvoir réaliser ses histoires de cul, il lui fallait boire, et que pour boire il lui fallait du fric, elle avait eu l'idée simple de prendre l'argent de la boutique selon ses besoins (on n'oublie pas le marxisme comme ça). Ainsi, la recette de chaque journée faisait la soulerie de chaque soirée, et la soulerie de chaque soirée faisait la baiserie de chaque nuit, Janeta, c'est pas pour des prunes qu'on t'avait bourré le crâne quant tu étais même de matérialisme dialectique, tu en avais fait une synthèse géniale. Seulement, au lieu de te désigner comme « héroïne du travail socialiste » (sic), on a fait un inventaire au bout duquel on a trouvé que t'avais fais un gros trou dans les caisses (20 000 couronnes, un salaire annuel). Le plus grand crime, ce n'est pas de gueuler quand on est rond que les Russes sont les plus gros salauds de la terre. C'est un crime, d'accord, mais le plus grand, et tout le monde le sait, c'est de voler l'Etat socialiste, c'est-à-dire de nuire à la collectivité entière.

Janeta a été internée et a subi des électrochocs avant de se retrouver au trou. Après le procès, elle a été « dégradée » de sa qualité de vendeuse (quelque chose comme la dégradation militaire), et on l'a replacée à l'usine, au travail à la chaîne dans la production des sacs qu'elle vendait autrefois.

En juillet 1973, la presse et tous les mass media de Prague reçoivent presque chaque jour des lettres bien étranges assurément, c'est pourquoi personne n'en tiendra compte. Ces lettres disaient en substance : « Cette société est trop injuste. Je n'en peux plus, je vais me venger en tuant le plus de monde possible. » Puis, elles deviennent de moins en moins vagues dans les projets d'exécution qu'elles proposent : il est d'abord question de faire sauter un avion, puis de faire dérailler un train, et enfin, de foncer avec un camion dans la foule stationnée à un arrêt de tramway. C'est ce dernier projet qu'Olga va réaliser ; parce que, pour la bombe dans l'avion, elle n'a pas envie de se faire sauter avec, vu qu'elle entend causer un peu après ; pour le déraillement du train, il faut mettre au point la technique ; par contre, pour le camion, ça marche comme sur des roulettes vu qu'elle est chauffeur d'un trois tonnes. Sa dernière lettre fournit les indications exactes du lieu et de l'heure de sa « vengeance ».

14 morts.

Maintenant, Olga veut la parole, elle la prend furieusement, revendique son acte comme justice contre une société qui écrase. Malheureusement, on n'est pas tous dans le mystère des huis-clos, aussi, on ne va pas beaucoup l'entendre. Par contre, on saura en détails qu'elle a déjà été internée dans un hôpital psychiatrique pour avoir tenté de se suicider et d'incendier la maison de son père. Elle est reconnue pleinement responsable par la commission de psychiatres. C'est alors que la presse parlait de « monstre à abattre », et nous on pensait à cette fille de 22 piges qui demande pour elle-même la peine de mort et refuse de faire appel.

Olga fut exécutée en mars 1974 à Prague (pendaison).

Marie-Christine.